

C'est pour remédier à cette insuffisance que M. Diettrich vient de donner une traduction du rituel servant au baptême des enfants chez les Nestoriens; cette traduction est précédée d'une introduction et suivie de notes de critiques textuelle. L'auteur se base sur sept manuscrits du xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle, sur le texte syriaque publié par la mission anglicane d'Ourmiah et sur la traduction anglaise de Badger. Ceux qui ne sont pas initiés aux secrets de l'orientalisme s'intéresseront surtout aux idées développées dans l'introduction. On y apprend que l'organisateur du rituel baptismal chez les Nestoriens fut le patriarche Jésusab III, d'Adiabène, dont le grand mérite est d'avoir substitué au rituel des catéchumènes, un rituel encore en usage, du moins en substance, destiné au baptême des enfants et calqué sur le rituel eucharistique des Apôtres Addai et Mari.

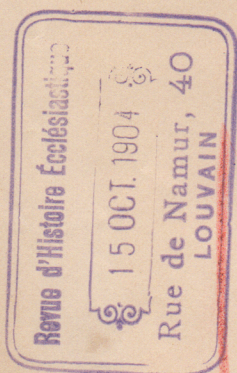
De ce que tous les actes des catéchumènes dans lesquels il était parlé de péché et de souillure ont été exclus du rituel réformé, M. Diettrich tire cette conclusion, dégagée aussi de certaines prières récitées pendant le baptême, qu'on découvre dans ce rituel une sorte de pélagianisme inconséquent qui admet et la pureté originelle et la nécessité du baptême. Certes, le rituel nestorien contient des expressions inexactes, des erreurs même sur la tâche originelle; mais ses inconséquences criantes écartent l'idée d'un système théologique semblable à celui que défendit Pélage. Diettrich affirme aussi que Jésusab, réglant la liturgie du baptême sur celle de la cène, introduisit dans le baptême un vrai sacrifice, une véritable transsubstantiation! Cette affirmation si grave et si étrange est basée sur de bien faibles arguments, et on peut reprocher justement à l'auteur de s'aventurer trop loin dans ses conclusions théologiques. Quoi qu'il en soit, son œuvre est d'un travailleur patient et érudit, et il est souhaiter que les travaux de ce genre se multiplient; c'est une condition essentielle pour que, selon le vœu de M. Rubens Duval (*La littérature syriaque*, p. xvi), une monographie spéciale puisse être publiée sur la liturgie syriaque.

G. RASNEUR.

---

D<sup>r</sup> GEORGES LAMPAKIS, secrétaire privé de S. M. la Reine des Hellènes.  
*Les Antiquités chrétiennes de la Grèce*. Athènes, Imprimerie Hestia.  
 1902. In-4, 94 p., avec 198 figures, dont 59 reproductions de photographies. Prix : 10 fr.

L'opuscule de M. Lampakis est destiné à faire connaître sommairement l'architecture et l'iconographie religieuses de la Grèce, depuis les origines jusqu'à nos jours. Le texte consiste dans un mémoire présenté par l'auteur au Congrès International d'histoire comparée (Paris, 1900). S'il n'était pas émiétté tout le long de la brochure, il tiendrait facile-





ment en cinq ou six pages. Ce sont d'abord quelques mots sur la Société d'archéologie chrétienne fondée en 1884 à Athènes, sur son musée, sur la revue qu'elle publie, sur le cours d'archéologie chrétienne que professe M. Lampakis à la Faculté de Théologie de l'Université d'Athènes. Puis le mémoire se borne à peu près à exposer l'ordre des gravures dont il est enrichi.

Ces illustrations forment la partie la plus attrayante de l'ouvrage : elles nous révèlent des monuments et des œuvres d'art dont trop longtemps l'étude des antiquités païennes a détourné notre attention. Voici d'abord trente-deux églises de différentes régions de la Grèce, depuis la Thessalie et la Macédoine jusqu'aux environs de Sparte : des plans et des photogravures nous permettent de bien saisir leur physionomie générale et leurs particularités. D'ordinaire elles ont une ou plusieurs coupoles, des fenêtres à plein cintre, et leur plan est en forme de croix : en cela, rien de bien caractéristique. Ce qui est plus curieux, ce sont, encastrés dans les murs, des ornements céramoplastiques dont, le premier, M. Lampakis a découvert le sens symbolique en y voyant des emblèmes du Christ, combinaisons plus ou moins compliquées, plus ou moins enjolivées, des lettres I, C, X, T, A et ω.

L'iconographie religieuse, qu'un hellénisme hardi désigne ici sous le nom d'*hagiographie*, eut en Grèce une efflorescence singulière : les fureurs iconoclastes menacèrent de l'étouffer ; de fait elles immobilisèrent ses types, mais accrurent son importance. M. Lampakis fait passer sous nos yeux, au moyen de la simili-gravure, une trentaine de mosaïques ou de fresques qui décorent les sanctuaires de la Grèce ou du Mont Athos ; celles de Daphni surpassent, à son avis, les chefs-d'œuvre du même art qu'on admire en Sicile, à Venise et à Milan, et dont il a l'heureuse idée de placer en regard les photographies.

L'intérêt qu'excitent toutes ces illustrations, est encore rehaussé par des références aux travaux faits sur chaque sujet par divers auteurs, et spécialement aux œuvres antérieures de M. Lampakis (1). Ces renvois constituent un bon répertoire ; combien toutefois ils seraient plus précieux s'ils étaient suivis d'un résumé des travaux cités, peu accessibles à un Occidental, ou tout au moins si l'on nous avait plus souvent indiqué la date des monuments offerts à notre étude !

Mais pourquoi signaler cette lacune, puisque bientôt M. Lampakis l'aura lui-même surabondamment comblée ? Il tient déjà tout prêt un vaste catalogue où seront énumérés les noms des peintres et mosaïstes chrétiens de la Grèce, leurs œuvres, et les épithètes qu'ils décernent au Christ et à la Sainte Vierge. Puis il publiera un ouvrage détaillé sur l'architecture religieuse de son pays, un autre sur les ornements

(1) Outre plusieurs brochures bien connues, on lui doit un nombre considérable d'articles, disséminés dans différents périodiques de langue grecque : on en trouve la liste à la fin (p. 92-100) de sa monographie du monastère de Daphni (Ἡ μονὴ Δαφνίου, Athènes, Konstantinidis, 1899. In-8, 100 p.).